

ROGER  
ZELAZNY

# 24 VUES

DU MONT FUJI, PAR HOKUSAI



UNE  
HEURE  
LUMIÈRE



Le Béal



Roger Zelazny

24 vues du mont Fuji,  
par Hokusai

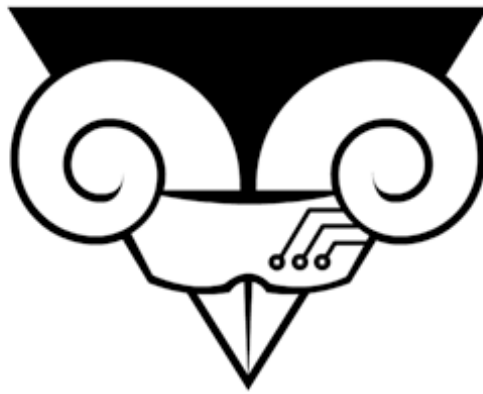


Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.

Roger Zelazny – 24 vues du mont Fuji, par Hokusai



e-Bérial'

Titre original : *24 Views of Mt. Fuji, by Hokusai*

© 1985, Roger Zelazny

Reproduit avec l'autorisation de l'agent

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurent Queyssi

© 2017, le Bérial', pour la présente édition

Illustration et maquette de couverture © 2017, Aurélien Police

« Une heure-lumière », collection dirigée par Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-810-2

Parution : août 2017

Version : 1.0 — 07/08/2017

# Introduction

Je me rappelle avoir parlé dans une lettre à mon ami Carl Yoke de l'apparence des montagnes derrière chez moi et de l'influence que la vue que j'en avais, toujours différente, quelle que soit la saison ou l'heure du jour ou de la nuit, a exercé sur le récit qui suit ; et aussi de la découverte du livre d'estampes d'Hokusai qui y est mentionné et qui en a déclenché l'écriture. Sans les montagnes, il n'y aurait pas eu de méditations, pas de texte, pas de prix Hugo (accepté par Shawna McCarthy en mon nom, puis rapporté au Nouveau-Mexique par Parris : merci Shawna et Parris). Impossible pour moi de citer tous les *kami* mineurs qui ont participé. Tout découle des montagnes. Et sans le feu du Fuji venu compléter la glace de ma première histoire, j'aurais dû chercher un autre titre pour ce livre<sup>1</sup>. Vive la thermodynamique.

R. Z.

---

<sup>1</sup> Roger Zelazny fait ici allusion à *Frost and Fire*, titre du recueil dans lequel il reprenait le présent récit et où il a rédigé cette courte introduction. (NdE)

## 1.

### Le mont Fuji depuis Owari

KIT EST EN VIE, alors qu'il est enterré près d'ici ; et je suis morte, même si je regarde les traînées de nuages rosâtres du crépuscule au-dessus de la montagne lointaine, avec un arbre qui se détache comme il convient au premier plan. Le vieux tonnelier est redevenu poussière ; son tonneau aussi, j'imagine. Kit m'a dit qu'il m'aimait et j'ai répondu que je l'aimais aussi. Personne ne mentait. Mais l'amour peut avoir plusieurs significations. Il est parfois vecteur d'agression ou symptôme de maladie.

Je m'appelle Mari. J'ignore si ma vie suivra le chemin que je me suis fixé pour ce pèlerinage. Ou ma mort, d'ailleurs. La planification n'est pas mon fort. Alors, peu importe le point de départ. N'importe quel emplacement du cercle, tel le cerceau de ce tonneau disparu, me conduira au bon endroit. Je suis venue pour tuer. Porteuse de la mort dissimulée, contre la vie secrète. Les deux sont intolérables. Je les ai comparées. Si je n'en connaissais rien, je ne saurais laquelle choisir. Mais me voilà, moi, Mari, à suivre les étapes magiques. Chaque moment se suffit à lui-même, quoique tous nécessitent leur passé. Je ne comprends pas la causalité, simplement les séries. Et j'en ai plus qu'assez de ces jeux d'inversion de la réalité. Tout devra gagner en clarté à chaque strate de mon voyage et, comme le reflet fragile de la lumière sur ma montagne magique, se modifier. Chaque seconde me rapprochera de la mort.

Je commence ici parce que nous vivions tout près. Je suis déjà venue. Bien sûr, l'endroit a évolué. Je me souviens de sa main sur mon bras, de son visage parfois souriant, de ses piles de livres, de l'œil froid et plat du terminal de son ordinateur, de ses mains, encore, en position de méditation, et de son sourire, différent à l'époque. Lointain et proche. Ses mains, sur moi. La puissance de ses programmes, qui brisaient des cryptages, ou en créaient. Ses mains. Meurtrières. Qui aurait imaginé qu'il abandonnerait ces armes si véloces, ces instruments délicats, ces

destructeurs de corps ? Ou qu'il m'abandonnerait, moi ? Chemins... mains...

Je suis revenue. C'est tout. J'ignore si cela suffit.

Le vieux tonnelier à l'intérieur du cerceau qu'il façonne... à moitié plein, à moitié vide, à demi actif, à demi passif... Dois-je envisager cette célèbre estampe comme un symbole du yin et du yang ? Comme une représentation de Kit et moi ? Dois-je la considérer comme le grand Zéro ? Ou l'infini ? Ou est-ce trop évident ? Vaut-il mieux négliger l'une de ces observations ? Je ne suis pas toujours subtile ; laissons cela en suspens. Le Fuji trône à l'intérieur. Et ne doit-on pas escalader le mont Fuji pour raconter la vie de quelqu'un devant Dieu, ou les dieux ?

Je n'ai aucune intention de monter au sommet de cette montagne pour m'expliquer, auprès de Dieu ou de quiconque. Seuls les incertains et les hésitants ont besoin de se justifier : je fais ce que je dois. Si les déités ont des questions, elles n'ont qu'à descendre du Fuji pour me les poser. Nous n'aurons pas d'autres relations. On ne devrait admirer le transcendant que de loin.

Évidemment. Je suis bien placée pour le savoir, moi qui ai goûté à la transcendance, et je sais aussi que la mort est le seul dieu qui vient lorsqu'on l'appelle.

De par la tradition, le *henro*, le pèlerin, s'habille tout en blanc. Pas moi. Cette couleur ne me sied pas et mon pèlerinage restera privé, secret, aussi longtemps que possible. Je porte un chemisier rouge aujourd'hui, une veste kaki légère, un pantalon et d'épaisses chaussures de randonnée en cuir ; j'ai attaché mes cheveux ; un sac sur mon dos contient mes affaires. Je porte un bâton, toutefois, pour le soutien qu'il offre et dont j'ai parfois besoin ; mais aussi, éventuellement, comme arme. Dans les deux cas, je sais m'en servir. Il paraît également que les bâtons symbolisent la foi que l'on éprouve envers son pèlerinage. La foi m'échappe, aussi me contenterai-je de l'espoir.

Dans la poche de ma veste, j'ai glissé un petit livre qui contient des reproductions de vingt-quatre des quarante-six estampes du mont Fuji par Hokusai. On me l'a offert il y a longtemps. La tradition veut encore qu'un pèlerin ne voyage pas seul, pour des raisons de sécurité, mais aussi pour avoir de la compagnie. L'esprit d'Hokusai, donc, m'accompagnera, car s'il réside quelque part, c'est sans doute dans les endroits que je vais visiter. Je ne désire aucune autre compagnie, et il faut bien un fantôme dans un récit japonais, non ?

Après avoir observé cette scène, m'être concentrée sur mes pensées puis mes sensations, je suis partie. Chaque seconde de vie me rapproche de la mort. Je n'irai pas seulement à pied. Mais la plupart du temps, si. Il me faut éviter certains éléments, dans ce voyage de salutations et

d'adieux. Faire de la simplicité ma cape de ténèbres. Et la marche me fera peut-être du bien.

Je dois faire attention à ma santé.



## 2.

### Le mont Fuji depuis un salon de thé de Yoshida

J'EXAMINE l'estampe : le ciel de l'aube azurée, le Fuji à gauche, vu à travers la fenêtre du salon de thé par deux femmes ; d'autres sont courbées, silhouettes assoupies évoquant des marionnettes sur une étagère...

Il n'y a plus rien ici, désormais. Les gens, le salon de thé, cette aube : tous ont disparu, comme le tonnelier. Ne restent de cet instant que la montagne et l'estampe. Mais cela suffit.

Je suis assise dans la salle à manger de l'auberge où j'ai passé la nuit, mon petit déjeuner terminé, une théière devant moi. Des autres clients, aucun ne me côtoie. J'ai choisi cette table pour la vue offerte par la fenêtre, une vue proche de celle de la reproduction. Hokusai, mon compagnon silencieux, sourit peut-être. Le temps est plutôt clément et j'aurais pu camper de nouveau, la nuit dernière, mais j'ai entrepris ce pèlerinage vers des scènes disparues, ce voyage entre la vie et la mort, avec le plus grand sérieux. Il y est question de recherche, et de patience. Et il peut s'interrompre à chaque instant. J'espère que non, mais les péripéties de la vie n'ont que rarement correspondu à ce que j'espérais, à la logique, aux désirs, au vide, ou à tous les modèles intimes auxquels j'ai pu les comparer.

Je ne devrais pas démarrer ma journée en m'attardant là-dessus. Je vais boire mon thé et observer la montagne. Sous mes yeux, le ciel change...

Les changements... Je dois prendre garde en quittant cet endroit. Il y a des quartiers à éviter, des précautions à observer. J'ai prévu tous mes mouvements — poser la tasse, me lever, me tourner, récupérer mes affaires, marcher — jusqu'à ce que je me retrouve dans la campagne. Je dois continuer à créer des motifs, car le monde est une droite numérique, d'une densité absolue. En venant ici, je cours un petit risque.

Je ne suis pas aussi fatiguée que je pensais l'être après la longue marche d'hier ; un bon signe, sans doute. J'ai essayé de rester en forme, malgré tout. Un rouleau accroché au mur sur ma droite représente un tigre ; un autre bon présage, à mes yeux. Je suis née l'Année du Tigre, et j'ai grand besoin de la force et des mouvements silencieux du grand félin rayé. Je bois à ta santé, Shere Khan, le tigre solitaire. Il y a des moments où l'on doit se montrer sévère, et d'autres doux. Question de rythme...

Nous communiquions presque par télépathie, au début, Kit et moi. Cela nous avait rapprochés puis s'était renforcé au fil de nos années ensemble. Empathie, proximité, méditation... Amour ? Alors l'amour peut devenir une arme. Une pièce que l'on lance et qui retombe sur le yang. Brille, Shere Khan, dans la jungle du cœur. Cette fois, nous sommes le chasseur. Le rythme est essentiel — et *suki*, le début...

J'observe les transformations du ciel qui finit par atteindre une brillance uniforme et persistante. Mon thé terminé, je me lève, prends mes affaires, enfile mon sac, ramasse mon bâton. Je pars vers le petit couloir qui mène à une porte latérale.

« Madame ! Madame ! »

C'est un des employés de l'endroit, un petit homme qui semble surpris.

« Oui ? »

Du menton, il désigne mon sac.

« Vous nous quittez ? »

– Oui.

– Vous n'avez pas réglé la note.

– J'ai laissé de l'argent pour ma chambre dans une enveloppe sur le buffet. J'ai écrit "caissier" dessus. On m'a confirmé le montant exact hier soir.

– Vous devez passer à la réception.

– Je n'y suis pas allée à mon arrivée. Je n'irai pas en partant. Si vous voulez, je peux vous accompagner dans la chambre pour vous montrer où j'ai laissé l'argent.

– Je suis désolé, mais il faut voir cela avec le caissier.

– Je suis désolée, moi aussi, j'ai laissé l'argent et je n'irai pas à la réception.

– Nous ne procédons pas ainsi. Je vais devoir prévenir le directeur. »

Je pousse un soupir.

« Non, dis-je, inutile. Je vais passer à l'accueil et m'occuper de la sortie comme j'ai fait à mon arrivée. »

Je retourne sur mes pas, prends à gauche vers l'accueil.

« Votre argent, dit-il. Si vous l'avez laissé dans votre chambre, vous devez aller le chercher. »

Je secoue la tête.

« J'y ai aussi laissé la clé. »

Une fois dans le hall d'entrée, je me dirige vers le siège dans le coin le plus éloigné de l'espace de travail et je m'assois.

Le petit homme m'a suivi.

« Voulez-vous prévenir la réception que j'aimerais partir ? demandé-je.

– Votre numéro de chambre... ?

– La dix-sept. »

Il s'incline légèrement et passe derrière le comptoir. Il parle avec une femme qui me regarde à plusieurs reprises, mais je n'entends pas ce qu'ils disent. Il finit par lui prendre une clé et s'en va. La femme me sourit.

« Il va rapporter la clé et l'argent de votre chambre, dit-elle. Tout s'est bien passé ?

– Oui. Si tout est en règle, je vais m'en aller. »

J'entreprends de me lever.

« S'il vous plaît, dit-elle, attendez que nous ayons terminé les formalités et que je vous aie donné votre reçu.

– Je n'en veux pas.

– Je suis censée vous le remettre. »

Je me rassois. Je tiens mon bâton entre les jambes et le serre des deux mains. Si j'essaie de partir, elle va sans doute appeler le directeur, mais je ne veux pas attirer l'attention davantage. Alors j'attends. Je me concentre sur ma respiration. Je me vide l'esprit.

Au bout d'un moment, l'homme revient et lui donne la clé et l'enveloppe. Elle remue quelques papiers, puis insère un formulaire dans une machine. Un léger bruit de clés résonne. Elle reprend le formulaire, l'examine et compte l'argent dans l'enveloppe.

« C'est la somme exacte, madame Smith. Voici votre reçu. »

Elle arrache la première feuille de la facture.

Une sensation étrange flotte dans l'air, comme si la foudre avait frappé ici quelques secondes plus tôt. Je me lève aussitôt.

« Dites-moi, cette auberge est-elle une affaire familiale ou la filiale d'une chaîne ? »

Je suis en avance sur eux, car je connais déjà la réponse. La sensation s'intensifie, se précise.

« C'est une chaîne, répond-elle avec gêne.

– Avec une comptabilité centralisée ?

– Oui. »

Par-delà l'endroit spécial où les sens s'assemblent pour décrire la réalité, je vois la forme d'un épigone, pareil à une chauve-souris,



apparaître derrière elle. Elle sent déjà sa présence, mais ne comprend pas. Je suis aussitôt dans le *mo chih ch'u*, comme disent les Chinois — l'action immédiate, sans réfléchir ni hésiter — et en arrivant près de la réception, je pose la hampe de bois qui me sert de canne sur le comptoir dans le sens adéquat, je me penche en avant comme pour attraper mon reçu et je pousse le bâton pour qu'il glisse et tombe derrière, de sorte que sa petite extrémité en métal bute contre le boîtier du terminal de l'ordinateur. Aussitôt, les lumières au plafond s'éteignent. L'épigone s'effondre et se disperse.

« Coupure de courant, j'annonce en reprenant mon arme et en m'éloignant. Bonne journée. »

J'entends la femme demander à un employé d'aller vérifier le disjoncteur.

Je quitte le hall d'entrée et entre dans des toilettes ; là, j'avale un cachet, au cas où. Puis je ressors, traverse la salle et quitte le bâtiment. Je me disais bien que cela arriverait un jour, et je m'étais donc préparée. Les circuits miniaturisés dans mon bâton ont suffi pour cette fois, et quand bien même j'aurais préféré que cela se produise plus tard, il valait peut-être mieux que ce soit à ce moment-là. Je me sens plus vivante, plus vigilante après ce flirt avec le danger. Cette sensation, ce savoir, me seront utiles.

Et l'épigone ne m'a pas atteint. Il n'a rien obtenu. La situation initiale n'a pas changé. Je suis heureuse de m'en être sortie aussi facilement.

Je préférerais tout de même me trouver dehors, dans la campagne, où je suis forte et l'autre faible.

Je m'engage dans cette nouvelle journée, laissant un bout de ma vie dans cet instant matinal de la montagne.

### 3.

## Le mont Fuji depuis Hodoyaga

JE M'ARRETE le long du Tokaido pour regarder le Fuji à travers des pins tordus. Les voyageurs qui passent durant la première heure de ma veille ne ressemblent guère à ceux d'Hokusai, mais peu importe. Le cheval, le palanquin, les vêtements bleus, les grands chapeaux se sont évanouis dans le passé et se déplacent désormais à jamais sur l'estampe. Commerçants ou nobles, voleurs ou serviteurs, je préfère tous les considérer comme des pèlerins qui sont nés, ont vécu puis sont morts. Il m'a fallu augmenter mes doses de médicaments, d'où mes idées morbides. Me voilà stable, désormais, et j'ignore si c'est à la médication ou à la méditation que je dois de percevoir aussi bien les subtilités de la lumière. Le Fuji paraît presque se mouvoir sous mon regard.

Des pèlerins... Je pense aux pérégrinations de Matsuo Basho, qui disait que nous sommes tous des voyageurs qui traversons la vie. Je me souviens aussi de ses réflexions sur les lagons de Matsushima et Kisagata — le premier d'une beauté joyeuse et le deuxième possédant le charme des larmes. Je cherche, en vain, le caractère ou l'expression du Fuji. La tristesse ? Le remords ? La joie ? L'exaltation ? Elles se mélangent et changent. Je n'ai pas le génie de Basho pour les rendre en une seule évocation. Et même lui... je ne sais pas. Qui se ressemble s'assemble, mais parvient-on pour autant à se comprendre ? On ne saisit pas toujours dans son ensemble ce qui nous fascine. L'observation suffit à cet instant.

Des pèlerins... Je songe aussi à Chaucer en observant l'estampe. Ses voyageurs s'amusaient bien. Ils se racontaient des histoires cochonnes, des récits romantiques ou des contes moraux. Ils mangeaient, buvaient, se jouaient des tours. Canterbury était leur Fuji. Ils faisaient la fête sans relâche au cours de leurs pérégrinations, et le livre s'achève avant qu'ils n'arrivent. Comme par hasard.

Je ne suis pas une garce dénuée d'humour. Mais il se pourrait que le Fuji se foute vraiment de ma gueule. Dans ce cas, j'aimerais bien rire moi

aussi. Cette humeur me déplaît et je ne cracherais pas sur un peu de méditation si un objet convenable se présentait. On ne peut pas passer son temps à réfléchir aux mystères les plus importants de la vie. S'il est possible de les mettre de côté, j'aimerais bien une pause, moi aussi. Demain, peut-être...

Merde ! On doit au moins envisager ma présence, sans quoi l'épigone ne serait pas apparu. J'ai pourtant été très prudente. Mais il ne s'agit que d'un soupçon, pas d'une certitude, et j'estime avoir agi assez vite pour éviter d'être repérée. On ne peut pas m'atteindre ici, ni même déterminer où je me trouve. Je me suis retirée dans l'art d'Hokusai.

J'aurais pu vivre le restant de mes jours sur la côte tranquille de l'Oregon, un endroit plutôt plaisant. Mais c'est Rilke, je crois, qui a dit que la vie est un jeu auquel on doit commencer à jouer avant d'en connaître les règles. Les apprend-on jamais ? Y a-t-il vraiment des règles ?

Je lis peut-être trop de poètes.

Pourtant, une règle personnelle semble me contraindre à cet effort. La justice, le devoir, la vengeance, la protection — dois-je les comparer pour déterminer quel pourcentage de chaque me pousse à agir ? Je suis ici parce que je suis ici, parce que je respecte des règles, même si j'ignore lesquelles. Je ne dispose que d'une compréhension limitée.

Mais pas lui. Il a toujours été très imaginatif. Kit était un érudit, un scientifique, un poète. De grandes qualités. Je suis inférieure à tous les niveaux.

Kokuzo, gardien des natifs de l'Année du Tigre, interrompt mes pensées. Je les refuse. Elles ne me ressemblent pas. Je préférerais le réveil de vieilles lésions, voire le retour de la démyélination. Mais je ne dois pas me laisser contaminer par de telles idées. Et que cela s'achève vite. J'ai mal au cœur, pour de bonnes raisons. Donne-moi la force de m'en détacher, Attrape-Bambou, seigneur du peuple à rayures, débarrasse-moi de la tristesse, remets-moi d'aplomb, imprègne-moi de force. Équilibre-moi.

J'observe les changements de lumière. Quelque part, un enfant chante. Au bout d'un moment, une douce pluie se met à tomber. J'enfile mon poncho et continue d'observer. Je suis épuisée, mais je veux regarder le Fuji émerger du brouillard qui s'est levé. Je bois de l'eau et un peu de brandy. On ne voit presque plus rien des contours du Fuji, devenu une montagne fantôme dans une peinture taoïste. J'attends jusqu'à ce que le ciel commence à s'obscurcir. Je sais que le sommet ne réapparaîtra pas aujourd'hui et je dois trouver un coin sec où dormir. Telle est la leçon apprise à Hodogaya : s'occuper du présent. Ne pas essayer de trop parfaire ses idéaux. Savoir quand s'abriter de la pluie.



Je pars en titubant jusqu'à un petit bois. Un refuge, une grange, un garage... N'importe quoi, pourvu que cela me protège du ciel.

Je finis par trouver un endroit. Aucun dieu ne me parle en rêve.